

DERNIERE TENDRESSE.

A peine l'horloge eut elle sonné le premier coup de six heures que une cloche se mit à tinter joyeusement, et tout aussitôt les portes des ateliers, s'ouvrant toutes grandes, laissèrent échapper des flots d'ouvriers et d'ouvrières, heureux d'être à l'air libre après la rude journée de travail.

On eût dit une ruche immense où toutes les abeilles sortiraient à la fois, et aussitôt un bruit confus s'éleva dans la vaste cour, les amis s'appelaient, les cris se croisant, les groupes se formaient pour deviner un peu avant de regagner le gîte.

De ci de là, un ouvrier jeune et paraissant pressé se faufilaient dans les rangs de bataillon d'ouvrières, rejoignant l'une d'elles qui l'attendait, et deux par deux, ou se glissaient alors le long du mur pour s'en aller ensemble, les maris avec leurs femmes, les fiancés avec leurs fiancées.

Au coin du petit bâtiment de briques que surmontait la gigantesque cheminée de l'usine, une belle fille de vingt à vingt deux ans, figure riante, œil vif, secondée par ses jupes avec une recherche minutieuse de propreté, faisant la chasse au moindre vestige de saleté sur les papiers qu'elle avait écartés dans son emploi de blanchisseuse; évidemment elle attendait quelqu'un, ce qui ne l'empêchait pas de sourire aux jeunes gens qui passaient, et même de répondre sans gêne aux amabilités parfois un peu risquées que les plus audacieux lui débitaient en défilant.

— Enfin, vous voilà! dit-elle tout à coup en apercevant un beau garçon de vingt-cinq ans qui s'approchait, l'air joyeux. Vous êtes toujours en retard! Un de ces jours je ne vous attends plus, et je m'en irai toute seule! Vous serez bien attrapé!

— Faites excuse, mademoiselle Thérèse, dit l'ouvrier: je n'avais pas fini ma besogne, et vous savez que je n'aime pas la remettre au lendemain.

— C'est bon! c'est bon! grognait Thérèse, moitié riante, moitié boudeuse; je ne passe jamais qu'après le reste, moi!

— Le travail avait tout de même enfant! dit Martial Bérard, un vieux typographe à barbe blanche, entendant la petite querelle.

— Eh bien! et l'ameur? riposta crânement Thérèse, n'est-ce que vous en faites!

— Bah! vous avez toute votre vie pour vous aimer, et vous n'avez rien de mieux!

— Mais l'orage avait déjà dissipé; la jeune fille avait pris le bras de son promis et s'éloignait, non pas discrètement comme les autres, mais juste au milieu de la cour, pour bien se faire voir, étalant, si on avait voulu approfondir, plus d'orgueil que de vraie tendresse dans l'exhibition de son bonnet.

— A quand la noce? dit un ouvrier d'âge mûr, arrêté dans un groupe, en voyant passer les deux amoureux.

— Dans une quinzaine, à ce que j'ai entendu raconter, répondit un autre.

— Hum! reprit le premier, ça me dit rien de bon, ce mariage! Bah! Thérèse est une belle fille, c'est certain; mais m'est avis qu'elle le sait trop, et aussi qu'elle aime trop qu'on le lui rappelle! C'est léger, c'est coquet! Une femme sérieuse qui aurait convenu à Florent Noiron!

— Un si brave garçon!

— Honnête... et capable!

— Et rangé!

— Le modèle des ouvriers quoi!

— Que voulez-vous? Il en est sûr d'amour! Elle l'a enjôlé!

— Elle a assez tourné autour!

— Il est à son aise, Florent Noiron, et Thérèse le sait bien, elle!... Elle ne répond pas pour ces beaux yeux seulement!

— Dommage! conclut un des anciens, résumant ainsi l'opinion générale du groupe.

époux et ses deux enfants, fille et garçon, qu'elle avait eus en deux ans et demi, deux petits bijoux d'enfants.

Elle continuait à aimer la toilette, sans doute, beaucoup même. Mais quel mal y avait-il à cela, puisqu'elle n'y faisait que pour plaire à son mari et qu'elle en avait les moyens! Elle avait quitté l'atelier en se mariant. Florent travaillait double; mais il gagnait gros, et, en somme, malgré les dépenses un peu folles qu'il faisait encore des économies. C'est lui-même qui possédait Thérèse à se mettre en dame, à présent qu'elle n'était plus ouvrière; et il fallait voir avec quelle fierté, les dimanches, il la menait promener, s'étant lui-même attiré de son mieux, et ravi quand il entendait un passant galant dire en les croisant:

— Oh! la jolie femme!

Alors, il se rengorgeait, orgueilleux, flatté, et rien ne lui semblait assez beau pour parer celle qu'il aimait et lui attirer de nouveaux compliments. Thérèse n'avait pas le temps de souhaiter quelque chose. Ses desirs étaient toujours prévenus par cette tendresse attentive et toujours prête.

Florent avait besoin d'être bon, il avait besoin d'aimer; sa femme, ses enfants, ses amis, tous avaient leur place dans ce cœur assoiffé d'affection.

Le bonheur rayonnait dans cette atmosphère d'amour comme le soleil dans l'air pur.

portant avec précocité des soins très intelligents. Malgré le double travail, — un que rien ne comblerait, l'autre que remplissait l'espoir, — il y eut de bons jours dans la famille édiminée. La fillette, héritière du cœur paternel, y apportait une sollicitude délicate et dévouée comme celle dont elle avait été entourée.

Un soir, Florent rentra effaré. En passant sur le boulevard, il s'était trouvé pris dans une boue. Les essais de se faire jour avec son unique bras. Quand il y parvint, il constata qu'on lui avait volé sa sacoche contenant l'argent des recettes du jour, — plusieurs milliers de francs.

Les reconcoments dont il faisait les reconcoments ne le soulagèrent pas un instant, — mais ils le renvoyèrent.

Presque au même temps, Florent apprit que la maison Roussel avait fait faillite et que sa pension était supprimée.

Alors, ce fut la misère, — la misère profonde, cruelle. Florent dut abandonner les métiers innombrés, promener dans la rue des affiches-réclames, ouvrir des portières à l'entrée des théâtres, faire des commissions mal payées, vivre au jour le jour dans une promiscuité dégradante et — malheureusement — contagieuse. Il lui semblait se purifier quand il revenait auprès de sa Louise. Mais les privations atteignirent la santé de la jeune fille. Elle prit un mauvais rhume. Il fallut la conduire à l'hôpital. Elle ne devait pas en sortir. Ce fut l'agonie lente, — la mort.

Florent écrivit à son fils un Toukin pour lui faire part de tant de malheurs; sa lettre lui fut retournée avec cette mention: «Destinataire décédé à l'hôpital d'Hanoï, par suite de fièvres.»

C'était le dernier coup!

Dès lors, Florent ne s'occupa plus que de gagner quelques sous comme il put, et quand il les avait il les rendait au cimetière où il mettait un bouquet de violettes sur la fosse commune où dormait sa fille; avec ce qui lui restait, il allait de cabaret en cabaret, jusqu'à son dernier sou, et il grisait.

Il voulait oublier!

Et il oubliait un moment.

— Vous vous tuez! lui disaient ses amis de jadis, quand ils le rencontraient par hasard, et qu'ils ne l'évitaient pas.

— C'est bien ce que je veux! répondait le malheureux.

— Les deux font la paire! dit-il parfois.

Florent les toisait d'un air irrité, froissé non pour lui, mais pour sa compagne, sur laquelle il concentrait les restes de son besoin d'aimer. Il se sentait rageusement rendu à la vie humaine de se sentir aimé, fût ce d'une chienne. Il lui parlait comme à un être humain, lui racontant son passé, lui confiant ses douleurs. On aurait dit qu'elle le comprenait. Car lorsqu'il disait: «Allons rendre visite à Louise», Bellotte partait trotinant devant lui de son pas claudicant et ne s'arrêtait qu'un cimetière, devant la fosse commune.

Comme il passait un soir, dans le boulevard, sur le Cour-la-Reine, Florent entendit derrière lui la voix d'un cocher:

— Hé! l'neut que le temps de se jeter de côté pour n'être pas renversé par une élégante voiture.

Dans une vision, il aperçut deux jeunes hommes qui riaient très fort et une femme mûre, plâtrée, maquillée, en toilette éclatante, qui lui parut être Thérèse. Bellotte avait été moins humblement lamentable retentit. Les roues de la voiture avaient passé sur le corps de la pauvre bête.

Florent, pâle et le cœur tremblant, ramassa Bellotte et l'emporta gauchement dans ses bras, comme un enfant. Elle avait les reins brisés. Une bave sanglante teignait ses lèvres. Elle regardait son maître avec des yeux qui imploraient un secours inespéré. Tout à coup, elle tressaillit, se convulsa, ses prunelles s'obscurcirent, et elle expira.

te Anglaise irascible, qui ne cessait point, en se laissant emmener, de se retourner vers Henri VIII pour lancer les plus atroces menaces. Est-ce que cette justice qui est revenue à Hampton-Court pour venger le sexe faible? Quel qu'il en soit, le portrait d'Henri VIII n'a pas échappé à sa destinée. La justice vient lentement, mais elle vient.

leur semblait qu'ils dussent bientôt faire la respiration et défailir, ils ne voulaient pas faire le moindre effort pour s'en débarrasser.

Jacques abandonna la main de Berthe, elle même se retira un peu, leurs yeux ne se cherchant plus et les sourires s'évanouirent. Elle se sentait devenir ridicule et elle s'éloignait insensiblement de leur amour. Déjà elle oubliait qu'ils étaient fiancés; bientôt ils ne furent même plus amis. Mentalement chacun reprochait à son compagnon le mauvais tour de l'aventure, et loin de s'apitoyer sur l'angoisse voisine, de s'entraider pour combattre la nausée prochaine, chacun se traîna contre son bord, se renfermant égoïste en soi et cherchant à éviter, pour soi, le vertige du balancement. Bientôt les têtes roulèrent vides de pensées et les cœurs perdirent le sentiment.

Quand ils reprirent possession d'eux-mêmes, la barque, faiblement inclinée, flâta sans secousse sous la brise mollissante. Ils s'aperçurent l'un en face de l'autre et ne se reconnurent point tout d'abord. Jacques, qu'elle avait vu si beau, si distingué, lui qu'elle croyait si fort; il n'avait en soi le courage de venir à son secours, ni la force de vaincre le mal, il gisait dans un coin comme une loque, plié en deux, les vêtements en désordre, hâve, lâche, l'air hébété, effrayant et semblable à l'ivrogne qu'elle avait heurté un soir étendu le long du trottoir!...

Berthe, sa jeune et chaste fiancée, livide d'une pâleur de morte, les traits convulsés, les yeux bleus, était étendue cheveu au vent.

Ils n'eurent l'un pour l'autre ni un regard de tendresse ni un sourire de pitié, mais un insupportable sentiment de répulsion, de dégoût et comme une surprise et une honte des promesses faites. Dire qu'ils avaient pu s'aimer!

Dès que la barque toucha, Jacques le premier sauta à terre, laissant sa fiancée aux soins des pêcheurs; il alluma une cigarette et partit. Berthe le rejoignit, très droite, tenant obstinément son mouchoir sur ses lèvres. Elle cheminerait ainsi, sans se rien dire, à distance, comme pour remettre en ordre leurs pensées et chercher quelle résolution prendre après tant d'échec.

— Me communiquerez-vous le résultat de vos réflexions? demanda brusquement Berthe, un peu avant d'entrer en ville.

— Pourquoi avez-vous voulu aller en mer? fit-il tristement.

— C'est vous qui m'y avez entraîné!

— Ah! par exemple! N'avez-vous pas dit: «Ce serait gentil, tons deux, bien loin...»?

— Oui, c'était gentil!... Vous surtout, vous étiez gentil! — Ah! je vous aurai longtemps devant les yeux, pouah!

— Et vous!... Voyez-vous, Berthe, je crois que décidément nous ne sommes pas faits pour vivre ensemble. Le plaisir que nous prenions à nous isoler des autres, à faire dans la solitude, à nous absenter du monde pour croire à notre amour eût dû nous montrer combien il était fragile. Ce n'était qu'un caprice, une illusion, un mensonge. Un coup de vent l'a dissipé: il n'était pas né viable, cet amour, fruit d'un désir passager, qui nous voulait toujours jeunes, toujours beaux; ce n'était qu'un instant de nous que nous aimions.

— J'aimais un homme du monde et vous m'avez laissé trop voir combien vous en étiez loin.

— Nous aimions tous les deux un idéal au lieu de nous aimer, et c'était là notre tort. Il fallait nous aimer avec toutes nos faiblesses, toutes nos misères, regarder la vie telle qu'elle est et nous-mêmes tels que nous pouvons devenir, sans chercher à nous donner le change et à nous croire des êtres d'exception; il fallait être heureux avec la mer, le ciel, l'univers entier, faire la nature complice de notre amour; car, voyez-vous, la nature finit toujours par triompher de l'imagination.

— En somme, vous ne m'aimez plus?

— Je n'ai pas dit cela. Je constate seulement que nous nous sommes vus très ridicules; or, lorsque l'on s'aime, on peut être ridicules, — on l'est même certainement, — mais on ne le voit pas.

— Donc nous ne nous aimons plus!

— Je le crains.

— Vous vous trompez, je vous déteste!

Et le groupe des parents qui, enfin, les apercevait, s'écriait joyeux, battant des mains: «Voilà les amoureux, voilà les amoureux!»

Le vent fraîchit. Les voiles s'allongèrent, gonflées comme des panes, les cordages se raidirent, les autres agrès grinçèrent, toute la carcasse frémit aux sauts plus durs de la lame. La ligne de côte paraissait et disparaissait entre les vagues soudain furieuses, la barque, ballottée de droite à gauche, roulait au creux de volutes énormes, s'élançant et fendant les bouillonnements pour retomber en un nouveau chaos; insouciantes, les fiancées offraient leurs sourires à la pluie des embruns frais. Un langueur indéfinissable s'empara d'eux, ils s'y abandonnèrent; et, quoiqu'il

LES Portraits de Racine

Dans la «Revue de l'Art ancien et moderne» M. Gustave Larroumet publie une notice intéressante sur les portraits de Racine, depuis les croquis imparfaits que dessinait le fils du poète jusqu'à l'admirable gravure par laquelle, en 1899, Achille Jacquart voulut commémorer le second centenaire de Racine.

Il faut qu'on lui connaisse le portrait peint d'après nature par Jean-Baptiste Santerre quand Racine avait une quarantaine d'années. L'œuvre de Santerre est d'une importance capitale dans l'iconographie racinienne; toutes les images ultérieures en dérivent: la gravure d'Edouard de la Motte, la statue de Boizot qui est de 1787, la statue de David d'Angers qui fut élevée à La Ferté-Macé en 1827. Heureusement Santerre était un portraitiste exact et fidèle.

Il voulait que chacune de ses toiles fût l'expression complète et parfaite d'un caractère et d'une existence. De bonne heure, en grande de ce qui constituait son idéal, et ne consentait à peindre que ce qu'il lui semblait digne de passer à la postérité. Il les représentait avec un scrupule infini. Avec cela, très soucieux d'assurer la durée de ses toiles, il s'était livré à de minutieuses recherches sur la solidité des couleurs. Le portrait est donc dans un parfait état de conservation. Entre les modèles de Santerre, l'auteur de «Thalys» et «D'Athalys» fut certainement de ceux qui lui peignit avec le plus de plaisir et de soin. Outre l'illustration, il fallait au peintre la beauté. A quel bon, disait-il, perpétuer la laideur, même relevée par le rang et le talent?

Or, Racine, qui était illustre, était en outre, fort beau. Le peintre n'eut pas à l'idéaliser; le réalisme suffisait. Et un petit détail permet de juger la ressemblance à laquelle prétendit le scrupuleux Santerre: Racine, quand il était au collège de Beauvais, avait un jour, avec ses camarades, à simuler les bagarres de la Fronde. Il reçut une pierre sur la sourcil gauche, et ensuivit il en conserva la cicatrice. Cette cicatrice se voit dans les croquis dessinés par Racine le fils, dans le portrait de Santerre, et aussi dans la gravure de Jacquart. Cette petite imperfection de ce beau visage atteste la sincérité des artistes, inspire confiance au spectateur de tant de beauté souveraine.

UN Coup de Vent.

LE Châtiment d'Henri VIII.

LES duels de Max Régis.

Pensées.

Le palais d'Hampton-Court, où l'on voit une galerie toute remplie de portraits historiques, reçoit chaque dimanche de nombreux visiteurs. Un des derniers lundis, on aperçut un préleux portrait d'Henri VIII, attribué au pinceau de Holbein, avait reçu un vigoureux coup de canne; la toile, par bonheur, n'était pas crevée. Mais le bâton avait zébré le visage royal, comme le knout celui d'un moujik. D'après le «Daily Graphic», auquel nous empruntons cette regrettable nouvelle, ce ne serait là qu'une des nombreuses manifestations de la haine qu'inspire aujourd'hui encore à une très grande partie du peuple anglais la mémoire d'Henri VIII. Le portrait d'Hampton-Court, en effet, chaque dimanche, plus d'un propos desolant. Tout récemment, une «société» de petits bourgeois, très évidemment londoniens, visita le château. Une grande femme, fortement musclée, s'approcha d'un gardien: «Où est, dit-elle, le visage qui a tant de femmes? Vous voulez parler d'Henri VIII?» répliqua sans hésitation le concierge royal. Et il conduisit toute la société devant le tableau d'Holbein. L'Anglais contempla avec une émotion visible la figure de «l'ardent» De temps en temps, elle posait une question: «Combien a-t-il eu de femmes? ... Combien en a-t-il tué?» A chaque fois, son trouble grandissait. S'approchant enfin de la toile autant que le permettait la balustrade protectrice, elle tendit son poing sous le nez d'Henri VIII: «Ah! vieille canaille! s'écria-t-elle, toi ou non, je t'aurais fait ton affaire. J'aurais voulu être ta première femme! J'aurais bien embêché d'en avoir d'autres!» Le gardien n'eut que le temps d'aligner vers une autre salle du château cet-

traverser périlleuse.

New York, 14 février.—Le vapeur Germania est arrivé aujourd'hui de Liverpool après un traversé que son commandant, le capitaine Smith, regarde non seulement comme la plus pénible depuis l'entrée en service de ce navire, mais comme la plus orageuse de sa carrière de mariage.

Presque dès le départ le navire a rencontré la tempête. Et le temps est devenu de plus en plus menaçant, au point que le jeudi de l'autre semaine, au matin, d'énormes paquets de mer s'abattaient sur le navire et le faisaient si terriblement rouler que tout sommeil était impossible.

Le Germania ne pouvait faire que cinq nœuds à l'heure. Les membres de l'équipage ont dû fréquemment calmer les alarmes des passagers frappés de panique.

Il y avait vingt neuf passagers de première classe et deux fois autant de passagers de seconde classe. En outre, le Germania portait le plus grand nombre de passagers d'entre-pont depuis nombre d'années.

Une panique terrible s'était emparée des émigrants.

A l'aube, la situation est devenue si grave que le capitaine a donné l'ordre de jeter de l'huile autour du navire.

Les hommes de l'équipage ne circulaient sur le pont qu'attachés par la ceinture.

Le vendredi matin les vagues se sont de nouveau élevées à une grande hauteur, chassant le navire dans toutes les directions.

Les duels de Max Régis.

Paris, France, 14 février — Max Régis, ancien maire d'Alger, leader antisémite, a pris part à deux duels aujourd'hui, et il va figurer dans deux autres.

Il s'est battu d'abord à l'épée, son adversaire étant M. Laberdeque. Une controverse personnelle est la cause de ce duel.

La seconde rencontre a eu lieu au pistolet. M. Régis a échappé plusieurs balles avec M. Jacques Lande.

Cette querelle est le résultat de critiques de presse.

Les duels ont eu lieu dans la banlieue de Paris devant un grand concours de curieux, y compris nombre de femmes.

Avant la première rencontre M. Régis a adressé des paroles de défi insultantes à son adversaire.

M. Régis a été légèrement blessé au bras droit à la troisième reprise et les trois coups ont arrêté le combat.

M. Régis a de nouveau insulté M. Laberdeque, et celui-ci a consenti des témoins pour une autre rencontre, annonçant l'intention de tuer son adversaire la prochaine fois.

M. Régis a aussi provoqué en duel le directeur du combat, qui avait protesté contre les insultes sur le terrain, mais des amis sont intervenus et ont amené une réconciliation.

Le duel au pistolet a suivi. Deux balles ont été échangées sans résultat.

Pensées.

Les longues illusions usent l'espérance, comme les longues maladies usent la douleur.

Ce sont les plus petites mains, — mains de femmes ou mains d'enfants, — qui paient le plus lourdement sur notre destinée.

Les seuls services inoubliables sont ceux qui nous ont été... refusés.